

Avion

Quand elles survolent la France, les oies migratrices évitent de passer au-dessus de la Sarthe ou du Gers, de peur de finir en rillettes ou en foie gras. (Marc Escayrol)

La peur est une émotion que l'on a en général beaucoup de mal à contrôler. Elle peut s'avérer très utile, par exemple pour nous faire sentir un danger potentiel, mais comme le dicton l'énonce ; "la peur n'évite pas le danger." Je ne résiste pas à citer un grand écrivain et poète persan, Djâlâl ad Din Rûmî, qui résume bien le sujet : *"Il n'y a pas de cause à la peur. Elle n'est qu'une imagination. Elle te bloque comme une barre de bois tient une porte fermée. Brise cette barre."*

Pour être franc, l'homme – je veux dire le mâle – a souvent du mal à accepter d'avoir eu peur- un garçon ne pleure pas et n'a pas peur, lui a-t-on dit - et ses souvenirs-là sont souvent relégués au fond de la conscience. Les faire remonter demande un effort sur soi-même. J'ai donc cherché dans mon passé, conséquent quand même à mon âge, et j'ai volontairement éliminé toutes ces petites peurs de ma prime jeunesse, pleines de bruits bizarres dans la forêt, de hululements, voire de trouille simple quand le loutreau que j'étais n'osait sortir d'un fourré, de peur de se faire prendre son foulard par un grand gaillard de routier.

Non, j'ai cherché quelque chose qui m'ait vraiment marqué et tout de suite m'est revenu ce fait que je vais vous raconter.

Année 1960. Je fais mon service militaire dans l'armée de l'air, sur la base aérienne de Djamaena (qu'on appelait Fort-Lamy à l'époque). Un jour je dois aller à Brazzaville, pour une raison que j'ai oubliée. Départ à 5h30 du matin. La blague que l'on se raconte, c'est que dans l'armée de l'air, on ne fait pas grand-chose, mais on le fait de bonne heure le matin ! Je vole en tant que passager sur un Nord Atlas (vous savez les avions de transport qui avaient deux queues) où les sièges sont installés le long de la carlingue, le fret étant amarré au milieu. Nous sommes quatre passagers. On démarre les moteurs, à hélices bien sûr, on roule vers l'entrée de piste. Point fixe moteurs, ça vibre dans tous les sens, dans un bruit assourdissant et le pilote lâche les freins.

On roule, la piste est longue, puisqu'elle accueille les tous nouveaux jets Boeing 707, et on décolle, cinq mètres, dix mètres, quinze mètres et là, oh surprise, le pilote repose l'avion. On a consommé les deux tiers de la piste, donc reverse moteurs, debout sur les freins, si on ne veut pas finir dans le Chari, la grande rivière qui se trouve au bout de la piste. L'avion s'arrête en bout de piste et le mécanicien volant ouvre la porte de la cabine et nous crie : "Sautez les gars, sautez, on risque de cramer !" Allez vous coucher dans l'herbe à au moins vingt mètres. Et il ouvre en grand la porte passagers.

On défait les ceintures, on court vers la porte et on saute. On est à au moins 1,80 m du sol, mais bon, on n'hésite pas et arrivés au sol, on se relève vite et on plonge littéralement dans l'herbe. Puis on se retourne. Le calme absolu. Il est 5h30, le jour se lève à peine et on n'a aucun mal à voir que les freins de l'avion sont chauffés à blanc, ce qui indique l'usage violent qui en a été fait. On essaie tous les quatre de rentrer dans le sol le plus possible et on s'attend au déluge, à l'embrasement de l'avion. Une minute, deux minutes, ça paraît très long à ce moment-là. Rien ne bouge dans l'avion. On a beau être bronzés sous le soleil africain, on est blanc comme un linge.

Tout à coup, le mécano apparaît à la porte et nous parle. Ça nous semble miraculeux. Si on entend, c'est qu'on est vivant, alors ! "Allez les gars, vous pouvez remonter, dit-il en installant l'échelle ad hoc". On se regarde tous les quatre, on monte ou on monte pas ? Puis, comme on ne peut pas rester au milieu de la piste, le mécano nous presse de remonter. On rentre, on s'installe alors que l'avion est déjà en train de tourner et de remonter la piste pour regagner le parking militaire. Tous les quatre, assis à nouveau à nos places, on se regarde, surpris d'être vivants.

Quand on sort de l'avion sur le tarmac, le pilote nous appelle. "Bon, les gars, on s'est fait un peu peur, on vous a fait sortir, c'est une procédure d'urgence qu'on applique, au cas où on aurait une fuite, même petite, avec les freins très chauds, ça risquerait de brûler. Mais il n'y a pas eu de problème. Ce qui s'est passé, c'est que le moteur droit a perdu des tours dans la montée, alors qu'au point fixe ça allait, j'ai pas voulu prendre de risques, alors je me suis reposé. Bon, on répare, le mécano dit qu'il en en pour une heure, allez boire un café, on vous appellera pour repartir" Et, une heure après, nous sommes de nouveau à l'entrée de piste, et comme on dit, on serre les fesses. Quand on démarre, on a tous les yeux rivés sur le bord de piste pour savoir où on est. Mais non, ça marche, on décolle... on couchera à Brazza ce soir !

